— Il y a quelques jours, un homme jeune, d'un physique qui intéresse, fort et plein de santé, fut arrêté et conduit dans les prisons de la ville de Bâle. Depuis son incarcération, il n'a cessé de vivre séparé des autres prisonniers; il se plaignait de violents maux de tête, restait sans cesse étendu sur son lit, et paraissait livré aux pensées les plus sombres.

Samedi dernier, vers midi, il avait arrangé quelques pailles au-dessous du planché sur lequel il était étendu, il y avait mis le feu; un instant de plus, et il enveloppait dans un vaste incendie qu'il eut été difficile de maîtriser, lui et tous ses compagnons d'infortune.

Arrêté dans ses sinistres projets, le malheureux se livre au plus affreux désespoir; il paraît qu'il n'avait eu le projet que de se détruire lui-même.

Il fut garrotté. Il fallait s'assurer qu'il ne se livrerait pas à de nouveaux actes de désespoir; mais, à force de prières, il obtint le libre usage de ses mains; il ne tarda pas à en profiter pour renouveler ses funestes tentatives.

Lundi au matin, vers cinq heures, d'horribles hurlements retentissent dans la prison; le misérable s'était emparé d'un clou, et, à l'aide de cet instrument, il s'était déchiré les veines des deux bras un peu au-dessous des artères, que miraculeusement il n'avait pas atteintes; les ouvertures qu'il avait pratiquées étaient d'une prodigieuse grandeur, son sang ruisselait abondamment, et il en était inondé. On court à lui, ses plaies sont fermées et bandées, malgré ses efforts convulsifs et sa résistance opiniâtre; deux gardes lui sont donnés, mais le malheureux profite d'un moment de lassitude de leur part, il s'arrache à eux, et, encore tout ensanglanté, il enlève avec rage l'appareil de ses blessures : son sang ruisselle de nouveau.

On s'empare de lui; il se déchire avec les dents On bande ses plaies pour la seconde fois; on le place dans une camisole de force, et on l'attache sur son lit comme une bête féroce; furieux, il pousse alors des rugissements affreux, il se livre à tout le délire de son désespoir, fait entendre des cris horribles de mort, d'épouvantables blasphèmes contre la vie; jamais tigre, jamais bête fauve la plus cruelle ne s'est acharnée avec plus de rage à sa proie que ce malheureux ne s'acharne après lui-même; c'est une haine hideuse, épouvantable, une infernale exécration de la vie! Ces cris horribles déchirent, épouvantent, soulèvent le cœur, et il est là depuis bientôt huit jours, gisant garrotté, enchaîné, poussant au ciel et promenant autour de lui d'affreux regards!

— Le fait qu'on va lire est une sorte de pendant à ce qui vient de se passer en France dans l'école d'application de Metz :

Deux officiers de cavalerie, lord Ernest Vane Tempest, et William J. Birt, en Angleterre, viennent d'être destitués sur la demande du duc de Cambridge. Cet acte de sévérité a été motivé par une suite de plaisanteries violentes que lord Ernest Vane et l'enseigne Birt se sont permises à l'égard d'un enseigne nommé Ames. Ce dernier était arrivé au régiment depuis le 23 août seulement, et nous apprenons que dès le premier jour il avait été l'objet de ces plaisanteries usitées dans les écoles publiques.

Un jour il revient à son logement et trouve qu'on a forcé la porte, que ses bougies ont été fondues dans un vase placé sur le feu et suspendu ensuite sur la fenêtre avec quelques-uns de ses vêtements d'uniforme. Un autre jour, à dîner, lord Ernest Vane s'amuse à poursuivre continuellement de ses railleries le pauvre M. Ames, qui s'assied auprès de lui à sa droite, tandis que le noble lord est assisté à sa gauche par son ami M. Birt. Après avoir bu quelques verres de vin après dîner, M. Ames se lève pour s'en aller.

Lord E. Vane et le cornette Birt le suivent. Ils le tirent de force dans la chambre de lord E. Vane, le maintiennent à terre, lui coupent un côté de ses moustaches, et dans cet état le poussent dans une antichambre où les officiers ses camarades étaient occupés à prendre du café. Il paraît que cette malheureuse victime a six pieds de haut, mais que son respect pour la discipline l'a empêchée de se faire naturellement justice, comme l'auraient mérité ses persécuteurs.

A dix heures et demie, il se retire, mais lord Van et ses acolytes avait prévu son arrivée. Arrivé chez lui, il entend qu'on brise sa porte et aperçoit l'ombre des personnes à travers les persiennes de la croisée. Il s'écoule un long temps avant que les envahisseurs quittent sa chambre à coucher.

L'enseigne Ames entre et trouve son ameublement bouleversé, ses tiroirs de commode hors de leur place, son linge répandu sur le plancher, deux de ses chapeaux déchirés et son lit inondé. M. Ames passe la nuit couché sur le plancher, et le lendemain matin rend compte de ces faits à l'adjudant qui en donne connaissance aux Horse-Guards.

Le général Lawrenson est envoyé pour examiner les faits et faire un rapport. Lord E. Vane, Birt et Winstanley reçoivent l'ordre de déposer leurs épées et sont mis aux arrêts. La dernière mesure prise à leur égard, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est que lord Vane et le cornette Birt sont renvoyés du service.

(Daily News).

— La *Gazette du Midi* donne les dernières nouvelles du tremblement de terre ressenti à Naples :

« Nous apprenons, dit ce journal, que le paquebot de Naples, le *Mongibello*, que, le 12, à deux heures du matin, cette capitale a eu seize secousses qui ont fait lever en sursaut la population presque entière. Quatre minutes après, huit autres, moins fortes néanmoins, ont ajouté à l'effroi général. Une foule d'habitants sortaient de leurs maisons, dans la crainte d'un écroulement. Cependant on ne signale aucun accident grave.

« Depuis quelque temps déjà, le Vésuve menaçait, et le pressentiment s'est réalisé. »

— On lit dans le *Salut public* les deux historiettes suivantes :

« Il y a trois mois, un marchand de bois de Lyon acheta, d'un propriétaire des environs de Saint-Priest, plusieurs peupliers. Lundi dernier, un ouvrier était occupé à les scier, lorsqu'il sentit sous sa scie une résistance. S'armant de sa hache, il eut bientôt raison de l'obstacle, qui était une petite boîte de plomb, renfermant dix-huit cents francs en pièces d'or marquées à l'effigie de Louis XVI. Le marchand de bois, averti, distribua quelques pièces d'or à ses ouvriers témoins de la découverte, qui ne tarda pas à venir aux oreilles du vendeur : celui-ci réclame sa part dans la trouvaille, le marchand de bois refuse, et l'affaire doit être, sous peu, soumise au tribunal de commerce. »

— A la suite de copieuses libations, un ouvrier tomba, la semaine dernière dans un état d'insensibilité complète; comme elle se prolongeait, on le crut mort. Cependant le médecin appelé refusa de donner le certificat nécessaire pour l'inhumation; mais l'évanouissement s'étant prolongé encore quarante-huit heures, les doutes du docteur disparurent, et il donna le certificat demandé.

Lundi dernier, la famille éplorée mettait donc l'ivrogne dans la bière, lorsque tout à coup un soupir se fait entendre! Grand émoi et grande frayeur parmi les assistants, qui croient avoir mal entendu; mais le prétendu ayant étendu les bras, comme quelqu'un sortant d'un profond sommeil, le doute ne fut plus possible.

L'ivrogne, aujourd'hui, se porte à merveille, mais nous doutons que cette rude leçon le corrige de son défaut.

— Nous empruntons au *Times* le récit suivant, qu'il prétend tenir d'un témoin oculaire, et, après l'avoir lu, nous nous sommes demandé si de pareilles horreurs sont possibles, si le correspondant du *Times* n'a pas rêvé ce qu'il dit avoir vu, et s'il n'écrit pas sous l'impression d'un cauchemar. Nous laissons donc au *Times* et à son correspondant la responsabilité de ce qu'on va lire.

« J'avais pris, dit le narrateur, le convoi qui va de Macon à Augusta, dans l'Etat de Géorgie. Parmi les voyageurs se trouvaient deux jeunes gens dont j'ignore les noms, et que je désignerai l'un par A..., l'autre par B..., tous les deux rivaux comme prétendant à la main d'une jeune fille qui voyageait dans ce même train. Une vive discussion ne tarda pas à s'engager entre eux; un troisième voyageur que j'appellerai C..., leur dit qu'il n'y avait qu'un moyen de se mettre d'accord, c'était de se battre tout de suite, ce que les deux jeunes rivaux refusèrent de faire. Une discussion générale s'engagea entre les voyageurs sur la thèse du duel, et deux autres voyageurs étrangers à la première querelle, descendirent à la première station, se battirent en duel, et l'un d'eux resta mort sur la place.

» Le convoi se remit en marche, et, comme cet incident avait rallumé les idées de C..., il voulut à toute force amener une rencontre entre A... et B... Il ne put y réussir, mais il parvint à décider B... à se battre avec lui. Ils descendirent à la station suivante, s'écartèrent un peu, firent feu l'un sur l'autre, et B... tomba pour ne plus se relever. Le convoi se remit en marche, et C... répondit aux reproches du père de B... en lui proposant de prendre la revanche de son fils. On comprend que cette provocation sauvage fut rejetée avec horreur.

» Alors ce fou quitta notre wagon, et, en suivant la plate-forme, il alla interpeller les voyageurs des wagons découverts, se justifiant de ce qui venait de se passer, plaidant devant eux la thèse du duel, et il finit par provoquer quiconque se permettrait de blâmer ce qu'il avait fait et de ne pas penser comme lui. Enfin, il termina en disant que, quant à la jeune fille, le sang qui avait été versé retomberait sur sa tête; qu'il ne l'avait jamais vue, ne la connaissait pas et ne voulait pas la connaître; qu'elle montrait par sa conduite qu'elle ne valait pas mieux que le commun des drôlesses; qu'il la dénoncerait pour ce qu'elle était partout et quand il la rencontrerait, et qu'il était prêt à combattre quiconque aurait la prétention de soutenir l'honorabilité de son caractère. Cela dit, il se dirigea vers le wagon des fumeurs, non sans avoir reçu une virulente réplique de la jeune fille, qui lui dit qu'elle n'aurait pas de repos qu'elle n'eût trouvé quelqu'un disposé à la venger. Elle fit un appel aux voyageurs qui les entendaient, mais personne ne se présenta, et C... continua à lui adresser des injures et à défier le champion qu'elle pourrait trouver.

» Bientôt nous arrivâmes à une station-buffet et presque tous les voyageurs descendirent. Un jeune homme de vingt-cinq ans environ, qui, depuis notre départ de Macon, avait voyagé dans le wagon des fumeurs, entra dans un autre wagon, reconnut la jeune fille, s'assit près d'elle; et, après avoir appris en quelques mots les injures dont elle avait été l'objet, il lui offrit d'être son champion, ce que celle-ci accepta avec le plus vif plaisir. Il se rendit dans le wagon des fumeurs, où était C..., au moment où le train se remettait en marche, et un duel fut bientôt convenu entre eux. Comme le train était en retard, le conducteur refusa de s'arrêter, et ces deux enragés convinrent de se battre dans le wagon même. Le combat eut lieu avec des pistolets de Monte-Cristo, c'est-à-dire des pistolets sans détonation. Il y eut un moment de solennel silence, qui ne prit fin que par le cri de mort du jeune homme que C... avait tué.

» A ce moment, un petit garçon, fils du premier individu tué dans ces rencontres, était instruit par la jeune fille, cause innocente de tous les malheurs, du triste sort de son père, dont elle faisait remonter à C... la responsabilité. Les cris de l'enfant étaient déchirants; il apostrophait C..., l'appelait meurtrier de son père, bourreau de sa mère, qui mourrait sûrement en apprenant le sort de son mari! Il menaçait de le dénoncer en arrivant à Augusta et d'exciter contre lui toute sa famille pour venger cette mort!

» Ces cris et ces menaces impatientèrent C..., qui envoya un de ses amis pour calmer l'enfant, lui expliquer que C... était étranger à la mort de son père, et que c'était la jeune fille qui était cause de tout ce qui était arrivé. L'ami échoua dans sa mission près de l'enfant, qui, soit qu'il ne comprît pas, soit qu'il refusât de le croire, redoubla ses cris, répéta ses menaces, jusqu'à ce que l'ami de C..., l'arrachant des bras de la jeune fille, l'emporta sur la plate-forme du wagon et le menaça de le tuer s'il ne se taisait et ne se tenait tranquille. On pensa qu'il ne disait cela que pour lui faire peur; mais la jeune fille, qui, de sa place, voyait ce qui se passait, disait d'un ton d'effroi qu'il parlait sérieusement. Au cri d'alarme de l'enfant : Sauvez-moi! sauvez-moi! un individu de haute taille, qui, depuis le commencent de cette scène, n'avait encore rien dit, se leva, se débarrassa de son manteau en disant : « Je vais sauver l'enfant! » Il s'élança sur la plate-forme et, joignant l'autorité du geste à sa parole impérative, il réclama l'enfant, le prit dans ses bras et vint le confier de nouveau à la jeune fille.

« Il y eut, après cela, un silence de quelques instants. Bientôt les cris et les menaces de l'enfant recommencèrent; l'ami de C... revint au wagon où il était, l'arracha à la jeune fille, l'emporta de nouveau sur la plate-forme, le tua et jeta le cadavre sur la voie. La cessation des cris de l'enfant, le bruit de la chute du corps firent sur moi un tel effet, que lorsque je pus rassembler mes idées et comprendre qu'un meurtre venait d'être commis, je tombai sans connaissance. Je dus rester dans cet état pendant dix minutes; car lorsque je pris mes sens, le convoi était arrêté, et j'appris que le père de B..., qui faisait partie des voyageurs, et l'homme qui avait voulu sauver l'enfant, venaient de provoquer en duel C... et son ami.

« Cette fois, le conducteur avait eu la complaisance d'arrêter la marche du train pour laisser vider la querelle, et l'on attendait le résultat du combat. Bientôt C... et son compagnon reparurent : leurs adversaires étaient morts. C... avait, en définitive, été renfermé dans un wagon.

» Je n'ai connu aucun des acteurs de ces divers drames, et cela n'a rien d'étonnant : on voyage rarement ici sous son nom de famille. Je n'ai vu aucune mention de ces faits dans les journaux du pays; de sorte que j'ai ignoré ce qu'étaient devenu C..., dont la personne avait été mise en sûreté, et son compagnon. D'après le silence gardé par les journaux, je dois croire que cette affaire n'a pas été portée devant la justice. A Augusta, une personne m'a assuré que de semblables accidents étaient fréquents dans la contrée, et qu'il se passait rarement une semaine sans que les voies publiques fussent ensanglantées par de pareilles rencontres. »

Pour tous les articles non signés, J. REDOUX.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE.

BOURSE DU HAVRE des 21 et 22 Octobre 1856.

Coton. — Nous avons reçu ce matin les avis d'Amérique par CANADA. — En voici le résumé.

New-York, 7 octobre. — Sur l'avis d'une nouvelle gelée plus forte que les précédentes, le marché a été vivement excité et avec peu de coton en vente, on a réalisé une avance successive de 1/2 c. — Les ventes de la huitaine vont ainsi à plus de 15,000 b. tant pour l'exportation et la consommation, que par spéculation. — Le stock n'est pas estimé à plus de 25,000 b. et l'on n'attend pas beaucoup de renforts.

New-Orléans, 27 septembre. — La semaine s'était ouverte à prix en faveur des acheteurs, mais bientôt avec des achats importants la fermeté est revenu et en définitive la semaine clot avec une hausse de 1/8 à 1/4 et 26,700 b. de ventes, majeure partie pour France. — Recettes 32,270 b.; expéditions pour le Havre 3,876 b. Une dépêche du 4 octobre, résume ainsi les opérations de la huitaine; ventes 31,000 b.; arrivages 33,000 b. contre 34,000 en 1855; stock 41,000 b. middling 12 1/4. — Les avis de la récolte continuent d'être mauvais.

Mobile, 26 septembre. — L'avis d'une gelée a donné de l'activité aux affaires, autant toutefois que le stock l'a permis, et les prix ont été très-fermement maintenus. En résumé, les ventes atteignent 4,100 b. en bonne partie pour France. — Recettes, 2,618 b., stock 9,128 b.; middling 11 3/4. — Du 4 octobre, par dépêche, recettes de la semaine 6,000 b., middling 12 1/4.

Savannah, 2 octobre. — Les recettes de la huitaine sont de 10,000 b. et le stock 13,000, mais la plupart des facteurs ne sont pas au marché, et comme nous jouissons d'une bonne demande, les prix sont fermes sur la base du 12 5/8 pour middling-fair.

Charleston, 2 octobre. — Les recettes de la huitaine sont de 9,600 b. et les ventes de 4,367 b.; avec une hausse de 1/8 à 1/4; middling-fair 12 1/8 à 12 1/4. — Il y a toujours désir d'acheter, mais le stock est limité à 13,180 b. et partie n'est pas en vente.

Les avis du Sud, concernant la récolte, restent défavorables. Il y a eu une nouvelle gelée qui a causé des dommages dans l'Alabama et dans plusieurs autres sections. Plusieurs dépêches parlent même de Killing-Frost, ce que l'on saura bientôt par les correspondances que l'on attend. En tous cas, sans admettre même une gelée aussi désastreuse, on croit, d'après toutes les intempéries précédentes, que la récolte ne pourra atteindre 3 millions de balles.

Les recettes s'opèrent assez bien aux ports, mais les expéditions pour l'Angleterre sont à peu près nulles : pour France, au contraire, elles restent bien suivies, celles qui sont annoncées pour le Havre par ce steamer, consistent en 18 b. de New-York par ST-NICOLAS et 1,825 b. de New-Orléans par JAMES-TITCOMB.

— Hier, nous avons reçu les dépêches suivantes :

Dépêches télégraphiques. — Liverpool, lundi. — Marché excité; hausse de 1/8 plein.

Deuxième dépêche : Les ventes s'élèvent à 25,000 b. en hausse de 1/4 environ.

Ces dépêches ont encore tendu la position de notre marché qui est toutefois plus calme, par suite de l'épuisement de la marchandise en vente et des nouvelles prétentions des vendeurs, acceptées d'ailleurs par les acheteurs, car on a payé le bas Louisiane fr. 106 à 107. — Il y a ainsi un millier de balles vendues en disponible.

Bourse du Havre du 22 Octobre 1856. — COTON. — Nous ne voyons rien de saillant à ajouter aux nouvelles des Etats-Unis déjà publiés hier. Nous donnons seulement aujourd'hui, le relevé des navires attendus des différents ports, note dont la publication sera continuée. — Nous attendons :

De New-York : *M.-Livingston*, *W.-Nelson* et *Saint-Nicolas*, parti les 17 et 28 septembre et 2 octobre, avec ensemble 244 b. coton, 1,418 bls. farine, 98,438 bush. blé, 1,352 bls. résine, 230 f. chôme, 187 f. potasse, 40 f. perlasse, 3,014 liv. fanons, 100 b. houblon, 200 s. quercitron. — Il restait en charge aux dernières dates : *Germania*, *Mercury*, *Leo*, plus les steamers *Arago* et *Lyonnais*.

De Mobile : — Le *Ch.-Kean* chargeait au 27 septembre. — Il y a en mer *J.-Mauran*, du 21 septembre, avec 1,593 b. coton.

De New-Orléans : — Chargeaient au 27 septembre : *Johannisberg*, *Nuremberg*, *Globe*, *International*, *Kate-Dyer*, *Logan*, *Adelaïde Bell*, *Ch.-Ward*, *Danube*, *Windemere* et *Pocahontas*. — Avaient fait voile : *Wurtemberg*, 12 septembre, avec 1,368 b. coton, 1,165 bls. farine, 5,227 s. blé, 10 f. alcool, 150 s. os, 104 b. crin végétal. — *Mulhouse*, le 16, avec 2,193 b. coton et 8,110 s. blé. — *Lemuel-Dier*, le 19, avec 1,783 b. coton, 9,060 s. blé, 76 b. crin végétal. — *J.-Hancock*, le 22, avec 2,021 b. coton, 1,166 bls. farine, 7,064 s. blé. — *Jas.-Titcomb*, le 25, avec 1,825 b. coton, 500 bls. farine, 2,292 s. blé. — En outre, *Sarah-Brigde*, expédié le 12, avec 440 b. coton, 1,844 bls. farine, 6,749 s. blé et 100 b. crin végétal, rentrait en relâche le 25 et allait décharger pour cause d'avaries.

En résumé, nous nous trouvons actuellement avec 17 navires en charge dans les divers ports des Etats-Unis, et 11 en mer, portant ensemble 11,467 b. coton. La presque totalité a été vendue à livrer, car les affaires sont restées actives tous ces temps derniers, hier après-midi surtout, et l'on a payé fr. 106 pour middling Louisiane. — En disponible, les ventes d'hier ont atteint 1,000 b. comme nous le disions. — Liverpool est toujours très-chaud, et nous avons reçu de ce marché la dépêche suivante :

Dépêche télégraphique. — Liverpool, mardi. — Les ventes d'hier ont atteint 30,000 b., elles vont à 15,000 aujourd'hui, avec des prix très-fermes.

La lecture des lettres des Etats-Unis et la dépêche que nous transcrivons ci-dessus ont laissé notre marché en très-bonne position. Cependant, en présence de la réserve des détenteurs à approvisionner le marché et de l'extrême raideur des prix, les affaires ont moins d'entrain. L'opinion générale est toutefois à la hausse et l'on attend maintenant la réponse des lieux de fabrique à notre mouvement. Cette après-midi, plusieurs acheteurs sont arrivés et les ventes du jour iront à 12 ou 1,400 b.